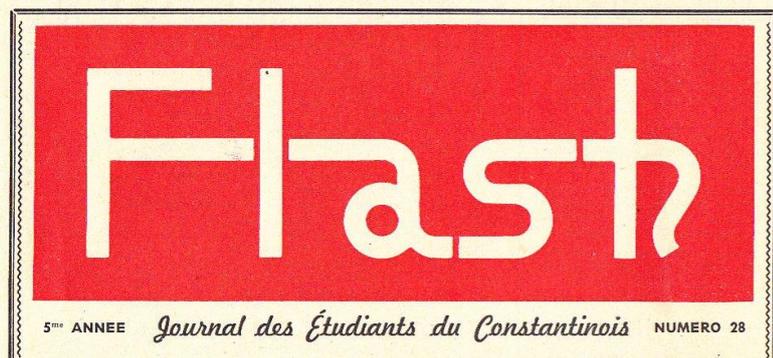


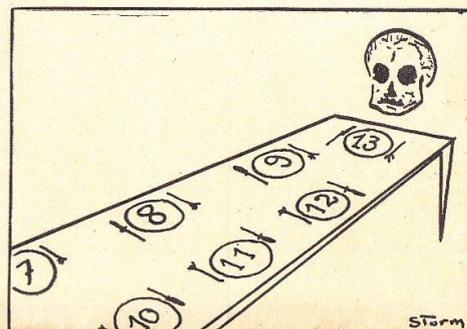
PRENEZ NOTE : LE 27 AVRIL 1958



**AU THÉÂTRE
MUNICIPAL**

PRÉSENTERA

une comédie en trois actes et en prose
DE MARC-GILBERT SAUVAGEON



13 à TABLE



**ET
L'EXPLOSIVE FORMATION
DE
L'ORCHESTRE ÉTUDIANT**

SOMMAIRE

Peu d'articles. Mais ils sont de taille !

- Page 2** Philippeville se rappelle à nous, et le Lycée d'Aumale est toujours centenaire. !
- Page 3** Une école, dont les élèves eux-mêmes disent qu'elle est du tonnerre, vous offre des débouchés. Elle se trouve en Algérie.
- Page 4** Simo revise ses positions à l'égard du CRAD, et D. Celce reste maître ès loufoqueries.

- Page 5** Attaquer la Philo, c'est encore faire de la Philo, et c'est donc lui donner raison. Une page qui provoquera des rebondissements.
- Page 6** Un très grand poète algérien vous est présenté par Claude MOUTON.
- Page 7** Conditions nécessaires et suffisantes pour être snob, par deux matheux.
- Page 8** Apprentis chauffards, méfiez-vous du code revu par STORM !

ET PHILIPPEVILLE ?

Flash n'est pas le monopole de Constantine, la preuve la plus évidente en est la place prise par les jeunes de Philippeville dans la diffusion et, fréquemment, dans l'apport d'articles.

Cette collaboration a été soulignée par la rencontre, sur la place Marquet, d'une délégation de Constantine et de responsables philippevillois, le Mercredi 8 Avril. Fait à souligner : tout le monde était à l'heure, et ce premier succès augurait bien de la discussion qui devait avoir lieu, ensuite, dans le très sympathique « Foyer du Lycée ».

De fait, nous avons eu un échange de vues (comme on dit dans le monde politique) très cordial. Il paraît évident que Flash peut passionner les jeunes de Philippeville tout autant que ceux de Constantine. La seule condition c'est qu'on soit persuadé que Flash est aussi bien l'affaire de Philippeville que du chef-lieu. Il faut que la vie réelle des Etudiants philippevillois s'y exprime avec autant de force que celle des constantinois. Pour cela il faut des articles, beaucoup d'articles abordant tout ce qui peut intéresser les jeunes, leurs problèmes, leur vie culturelle, les spectacles qui leur sont proposés, les difficultés de leur vie scolaire, (il serait étonnant qu'il n'y ait pas).

Ideally serait que, dans chaque numéro, une page entière soit consacrée à la vie des Jeunes à Philippeville. Mais elle ne peut être faite que par vous, chers amis de là-bas ! Vite donc à vos points Bic et à vos stylos, car vous avez certainement votre point de vue sur une foule de choses, et c'est cela qui intéresse vos camarades.

De l'avis de nos interlocuteurs, une foule de réalisations, sont possibles chez vous, à la condition qu'un courant se dessine en leur faveur. Ne vous semble-t-il pas qu'une page de Flash, entièrement rédigée, illustrée, présentée par vous ferait plus que tous les paratins du monde ?

Flash s'est toujours proposé de faire prendre conscience aux jeunes de leurs moyens, car ceux-ci sont extraordinaires. C'est dire qu'il est entièrement à votre service. A vous de jouer maintenant !

Alain Glenat, Jean-Louis Comilli, Jean-Marie Diem, Yolaine Rispolette Jeannine Pandolfi sont à votre disposition pour vous fournir tous les renseignements que vous pourriez désirer.

Au jour le jour

Oh ! bavarder ! quel est donc ce démon qui sans cesse à toute heure du jour pousse ma langue à s'agiter en tous sens ? Quel est donc cet infernal besoin de parler toujours, partout et surtout en latin.

Plaignant la pauvre martyre qui peine sur saluste, je m'agite pour deux. Oh parler ! agréable sensation ! Qu'il est doux de discuter le dernier roman paru ou de supputer le nombre de jupons qu'une telle s'est mis alors qu'un tableau notre pauvre professeur s'écrit à nous expliquer à grand renfort de rapports le théorème de Thalès (qui aurait mieux fait de se taire).

Oui bavardage tu es le refuge des heures somnolentes pendant lesquelles les professeurs se saourent de paroles que personne n'écoute. En toi je salue le refuge des élèves.

G.

Voilà quelques jours, Messieurs, certains d'entre vous ont subi avec succès les « épreuves » (combien ardues) du Conseil de révision, et voilà nos jeunes matamores, arborant fièrement de gigantesques cocardes tricolores ! qui se pavant en faisant la rue Rohault de Fleury. Soit, messieurs ! Nous saluons en vous les « futurs défenseurs de la Patrie ». Mais au nom de toutes les filles ; je proteste. Ce n'est pas une raison, jeunes gens, pour prendre un air supérieur et nous renvoyer à nos bouquins sous prétexte que l'on vous doit du respect ! Halte-là ! Lorsque vous serez lieutenant aux parus, nous pourrions reparler de ce respect.

Mais vous n'êtes que conscrits, alors un peu de modestie.

G.

FLASH

Journal des Etudiants du Constantinois
4, Place Lemoine ... CONSTANTINE
Téléphone 56-54

Tous les abonnements doivent être adressés à :

M. Henri MANFREDI
17, Rue Damrémont — CONSTANTINE
Téléphone : 40-67
C. C. P. : 1037-14 ALGER

Loi No 49.955 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal des parutions
Le Directeur-Gérant : J. C. Heberlé.

Imp. Damrémont — CONSTANTINE

TOUJOURS LE CENTENAIRE!

LYCÉE D'AUMAËLE

Salut à toi lycée d'Aumaële,
Toi qui instruis l'étré mâle,
Toi qui nourris le pensionnaire
Et ti rends plus tard populaire.

Par ton allure de noblesse
Et par ton esprit de sagesse
Tu es le bonheur, de Constantine
Comme en Russie fut Staline.

Dans le maudit temps monotone,
Au gal printemps ou en automne,
Dans le froid, dans le brouillard,
Tu parais jeune, ô vieillard.

Soit au matin, soit dans le soir,
Soit dans la cour, soit au dortoir,
Tu es pour moi la citadelle
Qui héberge la tourterelle.

Etre lycéen c'est l'honneur
Et plus tard sera le bonheur
De tous les élèves laborieux
De cet établissement glorieux.

O domaine de la science,
O maître de l'intelligence
Tu as instruit avec fierté
Tant d'habitants de ma cité.

Marié et célibataire
L'externe et le pensionnaire
Fêteront ton anniversaire
O vieux bâtiment centenaire.

De tout mon cœur vraiment joyeux
Je te présente mes meilleurs vœux
Et que le clément créateur
Bénisse si grande valeur.

Et quand finira ma jeunesse
Je te dirai avec tristesse :
Adieu, lycée de mon enfance.
Bénie soit ta grande puissance.

BENDJELLOUL OMAR
Pensionnaire au lycée d'Aumaële.

L'abondance de matières, et les exigences de la mise en page, nous obligent à réserver pour le prochain numéro beaucoup d'articles excellents.

De même quelques cartons publicitaires, ainsi que la grille de mots croisés n'ont pu être insérés
Qu'on veuille bien nous en excuser !

Le numéro : 50 frs.
Abonnement scolaire : (8 numéros) : 350 frs.
Abonnement de soutien : 1.000 fr.

QUELQUES MÉCHANTS VERS...

O rage ! O désespoir ! O vieillesse ennemie
Le lycée est débout
Et pour tous les polaches. Ah ! Dieu quelle infamie
Les histoires « tabou ».

Qui en frant la gloire ?
Les chahuts orageux, de si triste mémoire,
Les cancre et les ignares
Les bons et les mauvais, chacun y a sa part.

Cent ans ! N'est-ce pas le bel âge ?
On songe maintenant à réparer des ans
L'irréparable outrage.

Quelques pitieux ajouts, de nouveaux bâtiments
Viennent dépareiller
Le site centenaire.

De son air débonnaire
Il file sa centaine
Rondouillard et bourgeois
A la lourde bedaine.

Oh ! là ! là ! Mais qu'il est vieux ce lycée !
A côté de ... cette « poule mouillée »
Direz-vous tous ; alors vous ne savez
De la jeunesse tout l'attrait

Bien sûr ! Pas tout à fait équilibré ;
Laveran ! Un hiver il l'a montré !
Mais c'est simplement folle de jeunesse
Tandis qu'Aumaële, de vieillesse
Accablé, prétend toujours dominer
Et se mêle encore de braver.

Non ! Mais voyez-vous ça !
Il est centenaire !
Il veut encore plaire !

Simo et Nemo.

Certains de toujours offrir

- le meilleur prix
- à qualité égale

Les Magasins du Globe

remboursent la différence des prix

à toute personne qui trouverait à meilleur marché dans un autre magasin un article identique à celui qu'elle aura acheté.

Aux Magasins du Globe

- DU CHOIX
- DE LA QUALITE
- DES PRIX

Les yeux fermés j'achète tout - Aux Magasins du Globe -

Ils sont des milliers...

... Qui choisissent déjà leur réfrigérateur dans la gamme la plus prestigieuse de l'année : 9 modèles, de 102 litres (le Club, révélation de l'année) à 278 litres. Techniquement parfaits, ils répondent à tous les besoins...

FRIGIDAIRE
le vrai

Consultez les Concessionnaires "FRIGIDAIRE" et leurs démonstrateurs. Ils sont à votre service pour vous conseiller.

Ecrivez l'abonnement "FRIGIDAIRE" à RADIO LUXEMBOURG, RADIO MONTE-CARLO (le Mardi à 21 h 45) ou RADIO ANDRÉE (le Lundi à 20 h).

PRODUCTION GENERAL MOTORS (FRANCE)

Distributeurs exclusifs

Etablissements Henri MASCHAT

CONSTANTINE : Place Béghale — Tél. : 59-01 et la suite
BONE : rue du Languedoc. — Tél. : 27-22
Démonstrateurs dans chaque ville des départements

Les Belles Vacances... Vespa



STATION-SERVICE

24, Avenue Anatole-France. — Téléph. : 32-15

UNE VISITE A... L'ÉCOLE DE L'AIR

Cap Matifou, corne est de la baie d'Alger, est vraisemblablement le coin le plus salubre, le plus agréable et le plus tempéré de l'Algérie. Qu'on en juge par ses plages exposées soit aux souffles venus de l'Atlantique, Alger-Plage, les Ondines, La Pérouse, soit au vent d'Est. Jean-Bart. Un aérarium d'enfants y a été fondé et les houillères de Kenadza y ont créé un centre de repos. C'est dans ce site agréable, un peu à droite du village et un peu plus haut qu'est bâtie l'École Nationale Professionnelle de l'Air, l'E.N.P.A. pour les initiés.

DE L'ÉCOLE...

Sitôt passé le portail monumental, la première impression est étrange : venu pour visiter une école, nous ne voyons qu'un magnifique parc sur la gauche et, à droite, dispersés entre de grands eucalyptus, quelques pavillons de couleur claire au toit métallisé. Nous ne nous sommes pourtant pas trompés ; le concierge, dans sa petite maison nous rassure. Poussons donc plus loin. Déjà, à gauche, entre des haies vives, nous apercevons le bâtiment de la Direction, un des rares à posséder des étages, qui centralise les principaux organismes de direction. Tout droit devant nous s'étend une perspective de pergola et d'allées qui se perdent au loin entre des parterres de fleurs.

Mais voici sur la droite le pavillon de la Direction des Etudes avec son « Aquarium » d'où les Surveillants généraux, derrière les grandes baies vitrées exercent une surveillance discrète mais efficace sur les cours de récréation, semblables à des parcs. De part et d'autre, convergent en gradins vers les amphithéâtres que nous apercevons au fond, nos pavillons de tout à l'heure : ce sont les classes. Dans chacun, il y a deux classes adossées et communiquant entre elles avec leurs tableaux noirs triples, de vastes casiers pour le matériel scolaire et, naturellement les pupitres doubles, en métal et bois, d'une solidité à toute épreuve (c'est une nécessité !...). Toutes sont largement éclairées par des grandes fenêtres à guillotine.



PRESQUE UN PARC ... !

Coupant à présent, entre les terrains de basket et de volley-ball entourés de bancs en béton nous arrivons aux amphis. De chaque côté, des préaux, avec des bancs couvrant le long des murs. Au milieu, côte à côte, les deux portes massives des amphithéâtres Victor Unal. Tous deux sont semblables, une vaste table de céramique avec prises d'eau, de gaz butane et d'électricité, deux grands tableaux, vert foncé, coulissant verticalement dans leur cadre, et les gradins pourvus de tables collectives et de sièges individuels. La voûte, faite de pavés de verre, laisse largement pénétrer la lumière et peut être rapidement voilée de rideaux noirs pour les projections de photos et les expériences d'optique. Des portes les font communiquer avec les laboratoires de physique et de chimie.

Plus en arrière, masquées par les préaux, deux vastes salles de construction récente. La salle « d'Avions » dotée de tables réglables pour écrire et dessiner, qui renferme une quantité de ma-

tériel destiné à illustrer et animer les cours. A droite aussi grande et aussi claire, la salle de manipulations d'électricité avec ses tableaux de contrôle et de commande, ses bancs d'essais et ses tables de manipulation. Elles ont, toutes deux, de grands tableaux coulissants et de larges tables de céramique. Il ne faut pas oublier non plus les salles de dessin, vastes et claires avec leurs tables réglables et leurs hauts tabourets.

Mais là-bas, quel est donc ce bâtiment légèrement surélevé : le Cercle des élèves nous appelle et nous accueille bruyamment, avec son poste de radio et le bruit que font les joueurs éparpillés dans la salle principale. A côté, une petite salle nettement plus calme : la salle de lecture où quelques garçons se prélassent dans de larges fauteuils surbaissés, en lisant des livres de la bibliothèque E.N.P.A. A droite, sur un préau raffiné, la salle de télévision où les amateurs peuvent suivre régulièrement les programmes d'Alger.

Quittons l'enceinte des classes. Voilà la salle de cinéma pouvant contenir cinq ou six cents personnes (l'effectif de l'école), dotée d'une installation moderne et confortable et d'un écran escamotable dévoilant une petite scène. Tous les samedis et dimanches deux programmes différents et complets y sont passés pour les élèves de l'intérieur qui ne vont pas chez eux ; les places sont louées à un tarif très bas. Der-

rière la salle d'éducation physique avec son installation complète : agrès, espaliers, barres fixes et parallèles, sol souple, etc...

Un peu plus loin, groupés en une petite cité universitaire de trois étages, les appartements des surveillants où se reposent et méditent futurs avocats, médecins, professeurs... Tout près, au milieu des vergers se dresse le monumental château d'eau perché sur ses supports de béton.

Prenez maintenant cette allée de palmiers. Nous passons devant les quatre réfectoires, longs bâtiments parallèles semblables aux classes par l'extérieur mais très différents intérieurement : des murs revêtus de carreaux de faïence jusqu'à mi-hauteur, de grandes tables à pieds métalliques et dessus de marbre (champ d'étude passionnant pour les amateurs géologues, avec les nombreux fossiles qu'ils renferment), et, naturellement, une armada de chaises métalliques. Au milieu de chacun d'eux, un meuble frigorifique

distribue à volonté de l'eau glacée. Un large couloir les fait communiquer avec les cuisines pourvues d'une installation des plus modernes : cuisinières électriques, autocuiseurs monumentaux, frigos, aspirateurs.

Continuons, nous arrivons à l'infirmerie avec son cabinet dentaire, sa salle de radiologie, son petit réfectoire et la salle des malades. Tout est clair, propre, gai et l'on sent la présence maternelle des infirmières. En sortant, nous pouvons voir la buanderie-lingerie ; elle aussi équipée électriquement.

Maintenant, un peu de marche, nous nous dirigeons vers les ateliers. Après avoir longé le cours de tennis, nous passons entre les divers terrains de sport : handball, basket-ball, football et volley-ball. Au passage, observons les dortoirs, bâtiments en équerre avec, au centre, les lavabos et la chambre au surveillant ; certains sont déjà équipés de box pour deux élèves. Tout au fond, bordant le stade, le long bâtiment des douches coupé en deux par la salle des chauffe-eau électriques.

Nous voici arrivés aux ateliers. D'abord, l'atelier de chaudronnerie avec son hall des machines où résonnent les coups de marteau et de martinet pneumatique, ou le claquement des cisailles. Face à l'entrée, quelques élèves soudent à l'autogène. Dans une grande salle, des spécialistes placés des pièces sur un avion. Une petite porte ouvre sur la salle de soudure électrique.

Un peu plus loin, derrière la chaudronnerie, isolé des autres bâtiments, l'abri du banc d'essai pour moteurs d'avions d'où s'échappe, en même temps qu'un bruit infernal un violent courant d'air. Des motoristes sont là, s'entraînent à déceler et réparer les pannes provoquées par leur professeur.

Entrons à présent dans le bâtiment central. Séparés par des piliers qui supportent la charpente de métal léger, nous distin-

guons plusieurs halls. D'abord le hall d'ajustage avec ses établis massifs, quelques machines et les pupitres inclinés des moniteurs. Puis vient le hall des avions où des engins de divers types, certains très récents, sont rangés en bûches. Des élèves s'affèrent sur quelques-uns en partie démontés. Plus loin, disposés sur leurs bûches roulants ou bien rangés en pièces détachées dans des casiers, voici les moteurs de tous types et de toutes tailles. Tout au fond, quelques lumières multicolores signalent les commandes électriques principales. Continuons, nous passons à présent les machines outils, nombreuses, bruyantes, en partie très modernes et nous atteignons enfin le hall d'électricité avec ses bancs d'essais et ses circuits reconstitués.

Devant, contre la façade, se trouvent les deux salles de technologie, les bureaux des chefs d'ateliers et, au centre le bureau vitré du chef des travaux, responsable des ateliers, de cet ensemble unique qui vaut peut-être un milliard.

Nous ressortons pour aller au bureau d'étude ; là au passage, admirons la soufflerie de 23 chevaux, conçue et réalisée à l'école, dans son hall de style moderne tout vitré. Et voici le Bureau d'étude où sont réunies diverses installations délicates : laboratoires d'essais mécaniques et chimiques, salle de métrologie, climatisée, ateliers d'instruments de bord et d'électronique, salles de dessin d'étude et de tirage des copies.

Un tel ensemble autonome, contenant cinq cents élèves et presque autant de personnel nécessite une organisation importante. Il est relié à l'extérieur par son garage ses cars, son central téléphonique. Une installation intérieure unit aussi les divers services. Veut-on parler à un élève ? Un coup de téléphone ou, dans la cour, un appel au mégaphone. La nuit, de grands lampadaires au néon diffusent une lumière rendue d'un vert fantastique par le reflet des feuilles d'eucalyptus.

Ceux enfin qui ont peu de goût pour les études abstraites entreprennent en première aéronautique et sortent, en fin d'année, ouvriers qualifiés. Chacun pourra donc trouver chaussure à son pied.

Si l'ambiance est propice au travail, toutefois les distractions ne manquent pas à l'école. En plus du cercle des élèves, de la bibliothèque et du cinéma, les élèves peuvent participer à des matches inter-classes en tous sports, ainsi qu'à des compétitions à l'extérieur. Un club-photo fonctionne à l'école et les amateurs s'y rendent durant les récréations. Des séances de cinéma éducatif ont quelques fois lieu le soir ; et tous les ans, une séance de cinéma précédée de chant et musique exécutées par des artistes venus de l'extérieur a lieu au profit de l'Arbre de Noël du personnel.

La Direction a pensé aux futurs conscrits et des cours de P.M.E. et P.M.S. sont donnés chaque semaine par des officiers du Centre Sirocco ou de la garnison d'Alger. Les élèves peuvent devenir sous-officiers ou simplement spécialistes de l'Armée de l'Air. Quelques-uns, après orientation spéciale, servent dans l'Aéronavale. A leur libération, ils continuent à exercer leur spécialité : ils répètent ou mettent au point des avions ou hydravions du ministère de la Marine.

Rendus à la vie civile, leurs anciens condisciples ont une situation toute trouvée dans les Ateliers industriels de l'Air d'Afrique du Nord. Mais les Services du Gouvernement général peuvent aussi utiliser leurs compétences et l'industrie privée leur offre, tôt ou tard d'autres débouchés.

Et bien, cher lecteur, qu'en dites-vous ? Dans vos préparations avez-vous vu mieux ? Vraiment il faudrait que les élèves aient mauvais caractère pour garder de leurs années de jeunesse à Cap Matifou un mauvais souvenir ; même lorsqu'il s'agit d'années d'internat car le remarquable organisateur qu'est M. le Directeur s'est efforcé de faire quelque chose de neuf sous le soleil d'Afrique ; pensez-vous qu'il y ait réussi ? Vous, jeunes qui lisez ce journal n'êtes-vous pas tentés par cette rapide description ? Et si, d'aventure parviennent à vos oreilles les protestations d'un quelconque « ancien », n'y croyez guère, sachez-vous que c'est le propre de l'homme de n'être que rarement content de son sort. Il est probable que ceux qui partent de l'Air, le plus fort à présent, seront les premiers à regretter la vie qu'ils ont passée dans cette douce prison...

Pour terminer, il nous reste à remercier M. Malaterre, fondateur et Directeur de l'école, de sa permission et de l'aide qu'il nous a apportée, ainsi que M. Lamoine, professeur auquel nous avons fait de larges emprunts.

C. A. - P. M.

...A L'ÉLÈVE

Cherchons à présent le principal intéressé, celui à qui cette organisation est destinée : l'élève. En fin, chaque année, à lieu dans divers centres d'Afrique du Nord et même parfois de Métropole, le concours d'entrée ouvert aux jeunes gens ayant suivi les cours d'une classe de quatrième des Lycées et Collèges. Bon an mal an, sont retenus cinq à six cents dossiers de candidats âgés de quatorze à seize ans. Ils subissent des épreuves de composition française géométrie et algèbre, orthographe et grammaire, dessin géométrique simple. La sélection s'opère, permettant de retenir cent cinquante sujets. Le principe du concours compense les carences signalées plus haut.

En octobre, les nouveaux subissent un examen médical sévère ainsi que des épreuves psychotechniques organisées et examinées par l'Office d'orientation professionnelle d'Alger. Les éliminés sont remplacés par les premiers de la liste supplémentaire.

Pendant les deux premiers années en Troisième et Seconde Technique Industrielle, les débutants vont perfectionner leur instruction générale, lettres et surtout sciences. A l'atelier ils seront initiés aux différents métiers de base. On leur enseignera le dessin industriel et la technologie. C'est au début de la troisième année que, suivant ses capacités et en tenant compte de ses goûts personnels chacun sera orienté vers la branche où il a le plus de chances de réussir.

Les forts en maths et en fran-

çais, doués pour les études abstraites, iront en Technique mathématiques, et, au bout de deux ans, seront bacheliers complets. Ils pourront alors se présenter au concours des Arts et Métiers ou bien à celui d'Agent Technique de l'Air ou, enfin, faire encore deux ans à l'école en section Technique Aéronautique, pour affronter les épreuves de l'École des Travaux de l'Air ou celle des Officiers mécaniciens de l'Armée de l'Air, de Salon-de-Provence.

Ceux qui auront manifesté des tendances plus pratiques sortiront après deux années de première T.I. et T.I., spécialistes d'aviation en sixième ou septième catégorie, et pourront devenir rapidement Chefs d'ateliers, Agents de maîtrise, etc...

HORLOGERIE - BIJOUTERIE
ORFEVRE - OBJETS D'ART

Lucien RICHARD

2 bis, RUE BRUNACHE

CONSTANTINE

LE CHAT BEAUTÉ

CONTE LOUFOQUE

« Râââ... Bonjour mes petits amis, je suis bien content de vous voir si attentifs. Le titre a dû nous paraître bizarre Non ? « Le chat beauté... Vous vous êtes dit... Ça me rappelle quelque chose. Ah ! c'est le chat « boté » qu'ils ont voulu écrire. Pas du tout. C'est bien « beauté » qu'ils ont voulu écrire. Car Beauté c'est mon nom, c'est le nom que m'a donné ma maîtresse, une actrice qui était une femme d'esprit. Elle adorait les calembours. Tenez un jour... Je l'ai vu téléphoner au pâtissier pour lui demander s'il avait des petits fours et sur sa réponse affirmative elle lui a dit de les mettre dans les « grands ». Puis elle a racroché. Et elle riait... Elle riait. Mais je ne suis pas là pour vous parler de ma maîtresse d'ailleurs elle est morte... Paix à son âme. Après avoir empoisonné son entourage et mon pauvre maître en particulier, par son esprit elle a été empoisonnée par lui. Que voulez-vous... elle avait un esprit... de sel !

Maintenant que nous avons fait connaissance et que vous êtes sages, je vais vous dire comment je suis devenu célèbre.

Voilà
 ...Un jour que j'étais à la chasse au 1^{er} étage. Le premier est un endroit très chic, aussi avais-je mis mon nouveau collier de « chien », sans gretot pour ne pas effrayer la gente trotte menu. Je guettais près d'un divan une habituée du quartier. J'avais fait sa connaissance quelques années plus tôt. Elle s'était présentée « Trottnette, mais on m'appelle trotti » et comme elle était orgueilleuse comme moi, je ne l'avais pas croquée et nous étions devenus amis. Nous avions convenu que tous les mercredis, nous nous dégourdions les pattes, en se poursuivant un peu, histoire de ne pas perdre la forme.

Nous étions donc mercredi et je guettais près du divan où elle avait ses penates. Mais cette sacrée petite Trotti se défendait bien. Elle me fit tomber un cousin sur la tête et le temps que je retrouve mes esprits elle se sauvait. D'habitude nous nous contentions du 1^{er} étage pour nos ébats, mais ce mercredi là, je ne sais ce qui se passa dans la tête de Trotti, toujours est-il qu'elle fila directement vers l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. Je la rappela en vain. Elle sauta sur la rampe et se laissa glisser jusqu'en bas. Puis elle leva vers moi son fin museau et appela « Eh beauté... tu rat-dines... » Elle aussi adore la plaisanterie. Je dévalais l'escalier. J'avais bien un peu peur au début de me trouver face à face avec mon maître auquel cas j'aurais été obligé de manger Trotti. Elle s'engouffra par la porte entre ouverte du salon et quand j'y pénétrais à mon tour, Trotti avait disparu. Je m'arrêtai intrigué. J'humectais mon nez

afin qu'il soit plus sensible, je dressais les oreilles... Rien... Puis tout à coup, je perçus un rire étouffé. Je relevais vivement la tête et je vis Trotti, confortablement installée entre 2 notes noires du piano, qui se moquait de moi. Mon sang ne fit qu'un tour. Outré par un tel irrespect je bondis sur le clavier. Mon atterrissement déclencha un vacarme assourdissant. Surpris, d'un autre bond, je fus à terre.

Trotti n'avait pas bougé. Elle riait maintenant à gorge déployée et ses moustaches étaient en forme de parenthèse. La rage m'envahit et me rendit inconscient. Je rassemblais mon courage et oubliant que mon maître pouvait survenir, attiré par le bruit, je bondis à nouveau sur le clavier mais le bruit me terrassa une seconde fois et je me retrouvais à terre un peu plus penaud. Je tins conseil avec moi-même et me réconfortais un peu. Trotti ne me prêtait plus attention et se faisait les ongles. Je décidais de grimper sur le piano puis d'avancer lentement, note par note, pour ne pas faire trop de bruit, pour ne pas attirer mon maître, mais intérieurement j'étais convaincu que c'était pour ne pas m'effrayer moi-même, et de m'emparer de Trotti qui aurait du mal à m'échapper. Aussitôt dit aussitôt fait. Je sautais sur le piano et avançais avec précaution une patte puis l'autre. Et c'est au moment où j'attaquais ma deuxième gamme, que mon maître entra. J'avais oublié de vous dire qu'il est musicien et qu'il n'aime pas qu'on touche à son piano. Je sentis des sueurs froides dans mon dos. J'allais prendre une fessée !. Et Trotti ?... Si jamais il la découvrait j'étais fait comme un rat...

Pour détourner l'attention de mon maître je m'avançais vers lui, et foudroyais que j'étais sur le clavier. Je tombais à terre où je m'étais comme un camembert trop fait. Il partit d'un grand éclat de rire, me prit dans ses bras et me caressa. Je fis signe discrètement, avec ma queue, à Trotti de partir. Elle descendit, mais sa cache derrière le pied d'une table au lieu de s'équiver. Je faisais des signes désespérés avec ma queue quand tout à coup les paroles de mon maître accrochèrent mon oreille. J'en restais comme 2 ronds de frite. Il disait « mon petit « Beauté » tu es formidable ! Je n'avais jamais entendu un chat jouer du piano. C'est sensationnel. Dis où as-tu appris ? Ces 2 accords et cette cascade de notes, c'est pas mal du tout. Voudrais-tu recommencer ? Je pris un air modeste et pour lui faire plaisir je sautais à nouveau 3 fois sur le piano. Mon maître me félicita, puis il transcrivit les notes et téléphona à son impresario. Celui-ci vint. Mon maître lui soumit la musique

(Suite page 7)

DE LA DÉCONFITURE A LA RÉSURRECTION

L'homme juge essentiellement, et rien n'est plus souvent sujet à caution que son jugement esthétique. Non qu'il n'y ait pas de critère valable pour définir le Beau, mais bien plus parce que notre jugement, loin d'être un jugement de valeur, demeure un jugement de préférence, entaché par notre subjectivité et nos tendances personnelles.

Ainsi, parlant d'une représentation désastreuse du C.R.A.D. nous en avons hâtivement conclu à sa déconfiture. Or, les deux dernières représentations nous ont montré que l'on ne peut condamner tout un organisme à travers une seule de ses entreprises.

Antigone la pièce noire

« Et maintenant que vous les connaissez tous, ils vont pouvoir vous jouer leur histoire ». Oui, une histoire farouche, sanglante, implorable que celle d'Antigone, et si profondément humaine. Le décor est aussi nu que sa révélation à nous chaque personnage. De longues tentures noires et rouges, couleur de deuil et de sang. Un banc au milieu de la scène, un seul — que d'énergie se dépensera tout à l'heure car il faut que chacun joue son rôle jusqu'au bout.

Dans l'aube grise et livide, Antigone entre. Elle a fait ce qu'elle devait faire, mais, qu'aux yeux de tous, elle n'aurait jamais dû faire. Elle frissonne et vibre encore, dans son âme bouleversée, la vision du matin gris, du jardin qui s'éveilla à peine. « C'est beau un jardin qui ne pense pas aux hommes ». Oul, sublime même pour cette âme d'enfant proche de la nature, cet enfant qui refuse de comprendre, qui ne veut ni réfléchir ni réfléchir et qui, résolu, tentera tout pour réaliser ce qu'elle a décidé, ce qu'elle a voulu, ce que personne n'osera entreprendre ni même vouloir, parce que la loi, parce que Créon l'interdit. Le rôle est écrasant, véritable noyau de la pièce autour duquel gravitent tous les autres personnages.

Inès CAZARIS s'en est tirée avec éclat. Elle a incarné avec une poignante vérité la jeune fille méridionale et révoltée qui dit : NON. Des gestes brusques, emportés, supports d'une émotion réellement ressentie et exprimée, une voix douce et chaude, pareille à celle de l'enfant posant sa tête, lourde de sommeil et de rêves, sur l'épaule de la tendre Nounou, ou bien tranchante, rauque et frémissante de colère ; d'étranges accents empreints au désespoir, des poses surprenantes, enfin, un jeu vrai, naturel que, seuls, la sincérité et le talent peuvent dicter.

Dans la tragédie qui est, avant tout, un système clos, il y a un fait initial qui, intéressant chaque personnage, déclenche inévitablement un mécanisme psychologique qui mène nécessairement à la mort d'un personnage du fait que celui-ci est condamné d'avance. Nous n'assistons donc qu'à l'instant le plus tragique de son existence : celui de la lutte qu'il

mène contre le destin, la fatalité et qui sont ici le caractère même du personnage.

Dans Antigone, le fait initial, c'est cette « envie d'honneur », comme dit ANOUILH, qui élève Antigone au-dessus d'elle même, mais qui n'ira pas sans faire dresser contre elle des forces contraires, et les voix de ceux qui ne savent dire que OUI.

Nounou, d'abord, cette « vieille pomme ridée », qui tremble pour sa petite protégée, et dont les larmes sincères sollicitent les vôtres et les font jaillir. Mais Nounou représente le passé d'Antigone, un passé que l'on caresse, sur lequel on s'attendrit encore un moment parce que l'on sait qu'il ne sera plus tout à l'heure.

Et puis, et surtout Créon, l'homme qui s'emploie « tout simplement à rendre l'ordre de ce monde d'un peu moins absurde ». Il aime Antigone parce qu'il est homme, parce qu'il aime « le sale espoir » et la vie. Il est celui qui veut qu'Antigone vive parce qu'il est son présent ; un présent qu'il a le droit de faire déboucher sur la mort, ce qui sera sans qu'il le veuille. Antigone a choisi la mort, elle qui aimait tant la vie ; et personne ne l'en détournera plus.

J'avais déjà vu Jean Marchat jouer dans Mithridate, mais pas aussi bien que dans le rôle de Créon. Un jeu classique, dénué de tout artifice, un jeu « Comédie Française », mais qui n'en cède pas moins le pas à l'originalité de l'acteur et à son talent indéfectible. Des gestes posés et sobres, des gestes d'homme et de roi à la fois, exprimant avec vérité la qualité du rôle.

Hémon et Ismère furent les seules fausses notes dans cette œuvre symphonique de la révolte et du désespoir. Compassés et très peu à l'aise dans leurs rôles, ils donnèrent l'impression de le jouer et non de le vivre. Et nous ne marquerons pas de terminer en citant le Gardé qui a su avec une verve irrésistible détendre aux instants de tragique intense l'atmosphère explosive de la pièce.

Les Plaideurs ou la Tentative heureuse

A travers le personnage du Gardé, ANOUILH a probablement voulu flétrir certaines de nos structures administratives actuelles.

les. RACINE, dans les Plaideurs, raille joyeusement la manie de juger qui était de mode au XVII^e siècle. S'inspirant des GUEPES d'ARISTOPHANE, quant au fond de la pièce, il se contente de l'intrigue traditionnelle des farces italiennes, quant à l'action. L'auteur déguisé en robin fait signer au plaideur enragé un soldisant « exploit », qui n'est en fait qu'un contrat de mariage. Les Plaideurs furent pour RACINE un divertissement, mais le divertissement d'un génie déjà en pleine possession de lui-même. C'est une farce débridée, agressive et pleine d'allusion où CORNEILLE lui-même est parodié.

« Ces rides sur son front ont gravé mes exploits... »

« Viens, mon sang, viens, ma fille !... »

« Achève, prend ce sac... »
 Joués dans le style classique les Plaideurs avaient fini par perdre de leur piquant et de leur sel. RACINE lui-même disait que « si le but de l'acte Comédie était de faire rire, jamais comédie n'a mieux réussi son but ». Il voulait qu'elle fut jouée comme les sotties du moyen âge, et que son rythme fut celui de la farce gaillarde et franchue et non celui de la comédie sérieuse où

« Lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer ».

Les Bateleurs du Pont Neuf l'auraient sans doute ainsi jugé. Mais, quoiqu'on dise de notre siècle, il demeure le siècle des tentatives (cf. Vanguard et Cie) et de tentatives parfois heureuses.

L'interprétation nouvelle des Plaideurs par les acteurs du C.R.A.D. est de celles-ci. Ce qu'elle fut : étourdissante de gaieté et d'entrain. Poursuivis, cris, coups de bâton, soufflets, acrobaties, pirouettes, jeux de scène désopilants, chiens jugés, juge enragé, le tout emporté par un irrésistible mouvement dans l'inouïtable feu d'artifice du vers rachimé.

Les Plaideurs joués par la troupe d'André VALES sont bien plus qu'une tentative, c'est la création d'un nouveau style qui consiste à accentuer ce que Francisque SARCÉY appelait les « scènes types » et le comique de paradoxe.

Petit Jean malgré sa folle envie de dormir s'évertue, avec force gestes, de nous révéler les mille et un avantages du métier de portier, et les bizarreries du maître du logis. L'ainé pirotect et mystifie ses gardiens et de la cave remonte à la gouttière. L'INTIME se déguise, courbe l'échine et rampe et se faufile jusque chez CHANCEAU caricaturant d'une façon magistrale les agents de l'ordre de l'époque.

OHIOANEU conte et glose dans le menu détail ses trente ans de procès et PIMBECHÉ, (de nos jours il en existe tant), au verbe étincelant et à l'impérisable gouaille, poursuit de son côté le brillant exposé de ses démêlés et malheurs familiaux.

Mais le rire se déchaine dans la fameuse scène du procès improvisé. Petit Jean peste contre l'avocat et les périodes « longues d'une toise », tandis que l'INTIME, réplique de l'avocat LA MARTELLIERE qui débuta un plaideur pour l'université contre les Jésuites par la Bataille de CANNES, se lançait dans de fumeuses considérations sur la naissance et la création du monde, où chaque période était ponctuée par un aboiement joyeux de l'accusé. Excellente trouvaille que celle de ce chien qui suit avec émotion le cours imprévu de son procès et qui, acquitté à la fin, se trémoussait et jubile comme nous l'avons sans doute tous fait.

Vous voyez donc ainsi que le C.R.A.D. ressuscité mais :
 « Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fiera »
 « Qui condamne trop vite un jour en pâture.

SIMO.

Pour toutes vos réunions heureuses, fixez-en le souvenir avec l'appareil photo le plus rationnel.

le SEMFLASH

en location au Studio de la Photo,

106, Rue Clemenceau, CONSTANTINE

Portraits d'art, appareils, photos, caméras, projecteurs cinéma toutes marques.

Location de films 8 m/m noir et couleurs.

Demain comme hier une lunette

Ch. Santraille

demeure synonyme de

PRÉCISION - CONFORT - ÉLÉGANCE

par son matériel ultra-moderne ses techniques scientifiques son choix considérable en verres et montures

La Première et la plus importante Maison d'Optique du département

Jumelles - Compas - Boussoles - Baromètres - Loupes Instruments d'optique des Meilleures Marques

Tél. : 42-38 — 2, Rue de la Concordé, 2 — C.C.P. 141.34

QUAND TOUS PHILOSOPHENT AUTOUR DE LA PHILOSOPHIE...!

LETTRE D'UN PHILOSOPHE

Deux de mes condisciples se sont permis, le mois dernier, de railler les « philos » et même la philosophie. Cette double attaque « scientifique » et « mathématique » suscita dans notre classe quelques réactions ; aussi me vis-je confier le soin délicat — et l'honneur — de répondre à ces messieurs.

Sachez donc, vous, Church, qui aimez le chloroforme (vraiment je ne vois ni pourquoi, ni comment), et vous Ben, qui préférez les fonctions homographiques (je me suis toujours demandé si un homme normalement constitué — de corps et d'esprit — pourrait en faire tout à la fois son Crédo et son livre de chevet), sachez donc, Messieurs, que nous n'avons jamais demandé de « douce présence » dans notre classe. Pourquoi ? Parce que nous y sommes à peu près indifférents ; nous jugeons plus intéressants le Temps et l'Espace. Parce que, si un jour le besoin d'une présence féminine se faisait sentir, nous pourrions l'imaginer ; nous n'avons pas besoin de la matière, nous ne sommes pas attachés aux signes tangibles de la matérialité.

Car nous pensons.

Vous, matheux, vous vous pavanez dans la cour au milieu de quatre ou cinq demoiselles dont la mathématique a commencé à amenuiser les charmes... Cheveux gominés, épaulettes, journaux appris par cœur — vous semblez vous flatter de tout cela — nous, « philos », nous aurions honte de l'avouer ; vous n'êtes donc pas capables d'être spirituels ? ou doit vous apprendre même cela ? De

plus vous ne vous rendez même pas compte que vous êtes en contradiction avec vous-mêmes : vous, qui prénez la primauté de la courbe et de la droite, de la variable et de la constante, bref, de tout ce qui est dépourvu de sentiment, de beauté affective, vous faites les paons devant les filles, vous êtes intéressés par elles, qui représentent le sentiment le plus beau et le moins pur, le plus répandu et le moins connu qui soit.

Car vous ne pensez pas.

Dites-moi un peu, dites-moi quels charmes, quels attraits ont pour vous les fonctions, les mouvements uniformes ou uniformément variés, la prosyritèse ou les phanérogrames angiospermes...

Dites-moi si vraiment votre esprit se sent pleinement satisfait de tout cela ; s'il n'est pas plus intéressant de se pencher sur des problèmes que jamais les mathématiques ne pourront résoudre, tels ceux de l'objet et de l'espace, du temps et de Dieu, de la mémoire et de l'imagination — et j'en passe...

Dites-moi, en toute impartialité ; entre les fonctions et le formal, les cuisses (de grenouilles) et les cercles, n'êtes-vous pas contents de retrouver la philo ?

Dites-moi si, au fond, vous ne souscrivez pas à cette affirmation, pleine d'une juste beauté, de Max Scheller : « L'espace de Newton, c'est le vide du cœur ».

NITZSCHE
P. C. C.
E. M.

M. « BONS OFFICES » N° 3 VOUS PARLE

Puisque la mode en est aux bons offices, je proposerai aujourd'hui les miens pour régler, j'espère définitivement, le vieux et violent combat que se livrent les élèves de Philo et de Mathélem.

Pour le matheux, l'élève de philo est un illuminé toujours plongé dans d'interminables discussions sur des sujets toujours absurdes qu'il ne comprend pas lui-même. Pour être un bon élève de Philo, il faut être un parfait chômeur et un grand baratinier.

Les philosophes pour se défendre ne peuvent accuser les matheux d'être des chômeurs aussi ont-ils recouru à l'insulte classique lancée contre tous les mathématiciens : « ces pauvres déréglés » (cf « Les Illuminés » Flash n° 27).

le monde ne serait pas ce qu'il est. Notre destin est à tout jamais lié.

Ce genre de querelle, maintenant éteinte, ne peut se faire qu'entre gens de même niveau intellectuel, aussi ne répondrais je pas aux élèves des Sciences-EX qui se prétendent sains d'esprit et osent attaquer les philos. Ces élèves de Science EX que sont-ils donc ? Ce sont des gens incapables d'explorer les arcanes de la philosophie ou d'affronter le rigueur des mathématiques se réfugiant dans cette classe, la classe des tièdes par excellence ; aussi sont-ils mis à l'écart de querelles de leurs aînés ce qui est la preuve manifeste de leur insignifiance.

À mon avis ceux qui tiennent de pareils propos, qu'ils soient de la classe de Philosophie ou de Mathématiques, sont de pauvres petits esprits bornés ; en effet des élèves intelligents, et il s'en trouve dans les deux classes, ne peuvent renier les mathématiques ou la philosophie. Les relations mathématiques sont les formes de l'activité de l'esprit humain, quant à la philosophie elle est née le jour où l'homme a pris conscience qu'il n'était pas une bête et depuis ce jour les hommes ont toujours philosophé, et, croyez-moi, c'est mauvais signe de ne rien comprendre à la philosophie.

Messieurs les philosophes, sans les matheux vous ne pourriez pas philosopher ni sur le spoutnik, ni sur l'atome, car ce sont les matheux qui ont offert à vos méditations ces magnifiques découvertes scientifiques.

Messieurs les matheux ignorez-vous que tous les grands mathématiciens Descartes, Poincaré, Einstein, ont été aussi des philosophes et que les mathématiques absorbent toujours à une réflexion philosophique ?

Non croyez moi ! Philosophes et Matheux vous êtes étroitement unis, sans les uns et les autres

Ces deux vers de PRADON, ainsi parodiés, illustrent à merveille le débat qui s'est ouvert entre les fervents de l'omose et les « Philosophes », débat, qui je le crois, l'emportera de beaucoup sur celui de la mode 58.

Je me défends ici de démontrer comme ROUSSEAU (ce que les philos sont les ennemis du genre humain, que les Mathélems sont des contrepoids et les Sciences Ex sont des endormis (cf. chloroforme), non je me contente tout simplement de réhabiliter les uns et les autres, ou du moins d'en faire l'essai.

Misérable « Ben », que n'as-tu fait en raillant les « philos », en les vouant au mépris, ces pauvres philos ! Encore heureux qu'une tête de Turc se soit portée volontaire pour te répondre, t'humilier à ton tour, toi et tes paraboles, tes Vénus en herbe (hum !) et tes épaulettes dorées.

Et toi, sacré Church, que n'aurais-tu mieux fait de disséquer tes cervelles, d'étudier le facteur Rhésus, que de débâter, avec

« PHILOS A L'HONNEUR »

Comme vous le pensez déjà, l'entreprise de ce petit article est d'une très grande importance pour tout candidat à la 2^{ème} partie du Bacc, et je ne vous cache pas qu'il est même pour moi d'un caractère « sacré », « sacré » pour l'excellente raison qu'il satisfait un noble désir : celui de défendre ces pauvres élèves de philo dont le rancitisme intellectuel semble inspirer une profonde et dédaigneuse pitié aux brillants disciples de nos plus célèbres mathématiciens ! Il est vrai que l'un de ces grands mathématiciens est aussi le père de la philosophie (comme vous l'avez deviné il s'agit de Pythagore). Mais cette paternité peut-elle seule justifier l'attitude de nos distingués matheux ? Que la réponse soit positive ou non, messieurs les philos vous devez votre « savoir » à un mathématicien. Vous pourriez nier mais non détruire cette vérité, je vous incite donc à vous incliner sagement puisque « l'amour de la sagesse » est le sens étymologique de « philosophie ».

« Amour de la sagesse » : vous avouerez qu'il y a là un étrange contraste avec l'aspect ignare des visages et l'esprit hermétiquement fermé de ces braves gens qualifiés de « philos ».

Ce ne sont là qu'« Affirmations gratuites » direz-vous de toute la hauteur de votre dédain, et pourtant vous n'êtes pas sans ignorer que l'évidence est toujours gratuite.

C'est dans la crainte de voir apparaître quelques larmes dans l'œil triste de la gente philosophique que je mets à notre respect PROUDHON la charge de se faire lui-même l'avocat de la philosophie et par là même de ceux qui portent le fardeau de cet « art abstrait » messieurs les philos :

Monsieur Proudhon vous avez donc la plume :

« La philosophie est source de sophismes, principe de doute, de contradictions et d'orgueil aujourd'hui instrument de despotisme pour les charlatans, la philosophie est détestable » (la philosophie de PLATON)...

Oh, Oh ! il y va un peu fort ce petit monsieur, ou plus exactement ce grand publiciste français, car vous savez tous que PROUDHON était l'éminent philosophe de la célèbre formule « La propriété, c'est le vol » autrement dit en langage mathématique « nous

sommes tous des voleurs !... sauf moi.

Nous disions donc que ce Monsieur PROUDHON exagérait un peu en qualifiant de la sorte la philosophie ! Et bien non ! Voyez-vous ce n'est pas du tout notre avis. Nous partageons l'opinion que ce cher homme a, au contraire, saisi d'une manière absolument magnifique et simple la signification profonde, véritable et pourtant bien cachée de la philosophie. D'ailleurs est-il besoin d'être un génie pour se rendre parfaitement compte que « la philosophie n'a jamais pu malgré les efforts de ses adeptes, ni déterminer son objet, ni circonscrire son domaine, ni se créer une méthode, que ce qu'elle a produit dans les diverses parties du domaine qu'elle s'attribue, se réduit à rien que ce qu'elle sait de plus positif, elle le tient d'ailleurs, ce qu'elle tente d'opérer est copie ou plagiat ? » (La philosophie de PLATON).

En voilà assez ! n'est-ce pas ? oui, en voilà assez pour justifier la profonde et dédaigneuse pitié dont les distingués mathématiciens vous accablent — qu'il me soit ici permis de signaler (entre parenthèses) que le qualificatif « distingués » ne peut en aucun cas, (de même que le terme « mathématiciens ») se mettre au féminin, il y aurait alors contradiction flagrante avec la signification de chacun de ces mots. Mesdemoiselles, ceci sans rancune !

Nous savons messieurs les philos que nombre d'entre vous, vont accepter le chaos de manière philosophique en d'autres termes, vont pousser leur philosophie jusqu'à feindre l'indifférence et le dédain, ce seront ceux là même qui voudront être qualifiés de « bonnes âmes » ou « d'esprits larges ».

Nous savons aussi que de nos jours cette comédie peut se jouer à la perfection aussi, nous mathématiciens, par les pouvoirs que nous ont conférés nos illustres prédécesseurs nous attribuons à ces comédiens nos félicitations anticipées pour leur mascarade, mais qu'il nous soit permis outre cela de signaler à ces individus qu'on rit d'autant plus d'une comédie que le talent des acteurs est meilleur et qu'ils semblent eux avoir atteint dans ce domaine un degré de perfectibilité peu commune. Ils connaissent donc maintenant la raison pour laquelle un « matheux » contient difficilement son rire lorsqu'il est en compagnie de « philos ».

Oubliions (pour toujours si possible) la catégorie d'individus érudits décrite et passons à celle non moins amusante, que nous qualifierions de belliqueux autrement dit de genre de personnes qui vont s'empresser de prendre leur plume pour la réplique ! Nous leur criions d'avance bravo ! mais je ne veux pas rester sans avertir ces philosophes émergés tout d'abord qu'un matheux est toujours prêt à prodiguer un sourire amusé (il n'est pas question ici de dédain ou d'indifférence).

...Un sourire amusé aux sur-sauts d'amour propre d'une monarchie décadente tel que le monde philosophique, et ensuite pour rappeler fraîchement PROUDHON à leur mémoire que « Tout ce que philosophe tente d'opérer, est copie ou plagiat ».

Pour les quelques rares sujets qui reconnaîtront la rigoureuse exactitude de ces quelques lignes ils pourront se consoler en pensant que leur cerveau contient une petite dose d'esprit mathématique. Ils devront cependant accepter « philosophiquement » de progresser dans l'ineffable sentier de l'erreur jusqu'au jour prochain de la délivrance : Le BACC. La preuve semble ici faite que « Tous les sentiers mènent à ROME » (même les mauvais). Nous osons même dire en pensant que le succès des philos sera supérieur à celui des « matheux » que « tous les sentiers mènent au BACC, surtout les mauvais ».

Essayons maintenant de conclure « philosophiquement », c'est-à-dire logiquement à tout ce qui a été écrit précédemment. Ceci pour faire plaisir aux inébranlables « Philos ».

La philosophie et tout ce qui la concerne forment un amas confus de mesquinerie chétive et sans valeur, en un mot une piètre chose.

Voyez-vous, bien que mon désir ait été d'écrire pour la gloire de la « philo » et de ses adeptes, il m'a été impossible (comme vous l'avez peut-être constaté ...) de satisfaire raisonnablement un tel désir. Seuls des arguments spécieux pourraient (et encore ...) être les éléments de défense d'un « philo ».

Termignons si vous le voulez bien par une note sincère : « Qui aime bien, châtie bien » et nous nous faisons fort de le prouver.

Un « Philo » en pâlit et vit en frémissant
Un article odieux à sa barbe naissant.

humour je l'avoue, sur les représentations du sexe dit faible parmi les philos.

Mais c'est surtout à toi, cher Philo, que je m'adresse ici, toi dont le courage et la grandeur sont à souligner, toi qui t'es présenté en victime, toi qui, tel une Vestale a réussi (hum !) à conserver sa leur au feu philosophique (qui te ronge ! Sic !). Ton intention est des plus méritoires mais tu pousses trop loin, semble-t-il la plaisanterie. Car n'oublie pas que le Vicaire Savoyard, qui était le livre de chevet de mon ramoneur, a dit : « Les raisonnements de la philosophie, expliquent l'âme par les propriétés du corps, du cerveau, des nerfs », et que d'autre part, d'Holbach a prétendu que dans toutes ces recherches, l'homme doit recourir à la physique et à l'expérience, et par là même, aux mathématiques.

Comme tu le vois cher Messier, que tu sois content ou non de l'affront qu'on t'a fait, et que toi seul as relevé (l'exception confirme la règle), il est de ton devoir

dites scientifiques. Car ce sont-elles qui te permettent jour et nuit, en classe comme au dehors, de philosopher sur des sujets intéressants, sans elles, ou plutôt sans ce qu'elles représentent, il ne te resterait plus qu'à expliquer pourquoi les feuilles des arbres sont vertes, et pourquoi les melons ont des « côtes ».

Il est un fait indéniable, que les Mathélems se pavant autour de maintes demoiselles, futures mathématiciennes et par là même, futures cul-de-jattes mentales, mais de là à dire que les Mathélems ne savent apprécier la beauté sous toutes ses formes ! Non !

Les Mathélems aiment la beauté, seulement ils savent admirer et louer chaque beauté en son temps, ainsi en cours de Maths ils sèchent avec courage sur des équations « vraiment simples quand on y pense » en cours de philo, Nietzsche et sa doctrine leur fait aimer le rouleau à pâtisserie et la mort au rat, pas assez chère à leur avis.

Mais que veux-tu, dès que 10 heures sonnent, le sentiment de la beauté humaine reprend le dessus, et si une épaulette a un air qui en dit long, le mouchoir, les chaussettes sont utilisées pour égarer leurs augustes épaules.

Mais vous, les philos, que faites-vous à 10 heures. Vous entourez vos gentilles camarades, vous les effrayez par votre grandeur, vos gestes d'orateurs, vos neuds papillons multicolores, l'acre odeur de vos pipes rodiniques en un mot, vous les ennuyez. Vous les ennuyez à tel point que dès que se présente une issue, vos héroïnes courent rejoindre des camarades plus intéressants, plus galants, plus aptes à les comprendre, à les divertir.

Et entre nous, s'il en existe en philo, ils sont plutôt timides je crois plutôt qu'il faut les rechercher en Mathélem ou mieux en Sciences Ex, eux au moins, ne confondent pas le travail, le centrage et le savoir vivre.

CHA CHA.

Un très grand poète algérien : Pierre CUSIN

Pierre Cusin est mort. Quand la nouvelle m'est parvenue, je me suis senti sans nerfs. Bône avait câblé une tristesse, j'eus le désir, sur le coup, d'écrire un article mais il était trop tard, et cela aurait-il servi à quelque chose ? D'ailleurs, ce que j'aurais écrit, il m'aurait fallu le calculer. Vraiment, je calcule en d'autres occasions, mais, là, je ne pouvais pas.

Aussi, chers étudiants et amis lecteurs de « Flash », à qui j'ai déjà présenté le poète algérien Pierre Cusin, je vous propose le fond de moi-même, — et ce n'est plus du journalisme ni de la littérature.

J'ai fait mon service militaire à Ben-Aknoum (Ager). C'était en 1952-53. A cette époque, Georges Merquier, journaliste de grand talent, travaillant à la « Dépêche de Constantine » et dirigeant le journal « Dananche-matin », homme de goût et d'ambition, il avait créé dans ce secteur une rubrique intitulée « mariage constantin », tous les poèmes ou deparlement — et bien sûr il y en a ! quel employé de sous-prefecture n'a composé son petit sonnet ? — envoyés dans ces œuvres à Georges Merquier qui les imprimait ou ne les imprimait pas, selon son humeur du jour, ses bons sentiments, son objectif passionné, — c'était tout ce qui constituait la mesure des critiques, n'en dépasse aux plus ou moins bien-pensants. J'avais eu l'honneur de paraître au bouton d'écume de baronier. Des vers de jeunesse, que je ne reme pas mais dont je souais quelque peu...

Pierre Cusin aussi avait été sélectionné, paraît-il, mais le « Dananche-matin » ou ont paru ses poèmes m'a échappé. D'ailleurs, en ce temps-là, j'étais fiancé et, comme tout bon amoureux, je m'intéressais médiocrement à ce qu'écrivaient les autres. Je me préoccupais davantage de la signature du capitaine, grâce à laquelle je pouvais partir en permission. Il me fallait recueillir cette signature le vendredi avant midi, car, après, le capitaine était saoul. Au cours de mes permissions, je trouvais un brin de temps pour revoir quelques amis et quelques faux-amis. Je ne sais plus pour quelle raison je me trouvais un jour chez Mme X, une de ces personnes honorables qui, comme d'autres sont perpétuellement abonnées aux opérètes, suit sans faiblir les conférences de l'Université populaire, et m'invita à y puiser, « pour passer le temps dans l'armée ».

Dans l'armée, voyez-vous, on ne lit que des revues légères, c'est pourquoi la vénérable bibliothèque de cette honorable dame me laissa froid. Du reste je n'aime que très peu les livres. S'il en est qui s'enorgueillissent du volume de leur bibliothèque, j'avoue très humblement que la mienne ne se compose que d'une dizaine de bouquins que je relis sans cesse, et c'est assez. Je ne vais tout de même pas m'alimenter de tout ce que promet Françoise Sagan.

Mme X me dit : « Connaissez-vous Pierre Cusin ? », et elle tira une large couverture marron qui renfermait des poèmes. Cela s'intitulait : « Les Jardins de Pluton ». Très encourageant, ma foi, je sentais la boule des ballements sonores me monter à la gorge. Mme X continuait : « C'est un poète algérien... Un Bonois... Un conseiller général, chevalier de la Légion d'honneur, du parti radical... » Visiblement, pour Mme X, comme pour toutes ces personnes de la génération précédente, le harnais des décorations et des titres avait son poids et sa valeur. Je songeai avec angoisse qu'elle allait me « coller » ce livre, et en effet elle me le « colla ».

Je rejoignis Ben-Aknoum et réléguai « Les Jardins de Pluton » au fond de mon casier de chambre, où gissait un tas de ferraille, de savon, de souliers ; où puait mon gobelet, superbement collé, que je me faisais fort de ne pas laver durant l'intégralité de mes dix-huit mois de service.

Cependant, une piqure de rappel signa brusquement tout le quartier au lit et, ce jour-là, dans mon plumard, je commençai à m'ennuyer. Je n'avais pas eu le temps de m'approvisionner en sai-

nes lectures. « Les Jardins de Pluton » me revinrent à l'esprit et j'ouvris le livre au hasard. La douleur de la piqure aidant, je trouvais le premier, puis le second, puis le troisième poème franchement mauvais. « C'est du plagiat, de la reminiscence, du faux Baudelaire, du mal compris Rimbaud, etc... » Je souriais, je grimais, je prenais goût à mon épilage. Mais en même temps, sous cet amas d'influences, se dessinait une personnalité, que les fautes de syntaxe, de français, d'harmonie, me rendaient sympathique. Je sentais qu'il y avait là pas seulement du Baudelaire, du Rimbaud, du Mallarmé, du Valéry, etc., mais aussi du Pierre Cusin. Et c'était sans doute l'essentiel.

Je relus « Les Jardins de Pluton » à des moments plus propices. Je terminais presque mon service militaire, quand j'écrivais à Georges Merquier : « Connaissez-vous Cusin ? C'est un poète ». Merquier ne trouva rien de mieux que de nous inviter à sa table.

C'est comme cela que je connus Pierre Cusin. D'abord, je fus déçu. Je ne me l'imaginai pas ainsi : maigre, fluet, blanchi, rhumatisant, laid d'un strabisme qui jurait dans son visage, la voix sourde et très basse, le teint et la peau



d'une tortue, toujours la main sur les reins, tenant mal l'équilibre sur des jambes radicalisantes, ce cordon rouge à la boutonnière et inexorablement cette envie d'uriner qui le faisait s'interrompre au milieu d'une phrase et courir, en tricotant, vers l'endroit réservé. Quelqu'un qui pouvait être mon grand-père !... Merquier, dont les quarante ans avaient l'esprit beaucoup plus large que mes vingt, souriait. Il murmurait des choses baroques comme : « Boudroulboudour dans les jardins d'Ophir. » Boudroulboudour, mot arabe, signifie à peu près ceci : « Clair de la nouvelle lune ». Je n'admets pas qu'on pût se permettre une telle audace poétique. Mais j'ai retenu le vers et voilà qu'il a rempli ma tête de sonorités magiques et que je le tiens pour un des plus beaux de la poésie française. D'ailleurs, Merquier, retiré plus tard à Paris, m'écrivit : « J'ai mené ma fille, 4 ans, au jardin du Luxembourg, celui de mon enfance. Elle n'y était jamais allée. Dès le seuil, dès la grille, elle s'est écriée : « Boudroulboudour dans les jardins d'Ophir ». J'en suis resté abasourdi ».

Quand j'eus débarrassé mon cœur de l'horrible atmosphère politique qui se dégageait de Cusin, je fus intrigué, puis passionné, par l'homme véritable. Dès lors, j'appris que « Les Jardins de Pluton » n'étaient que vers de prime jeunesse. J'entrepris la lecture de « Théurgies » et de « Proches lucernaires ». Oui, il me fallait

chercher ces mots dans le dictionnaire, et bien d'autres. Mais la difficulté n'est pas toujours source d'ennui et je découvrais une des plus belles formes de l'esprit français. Cusin m'enseignait, à sa façon tout paisible et sensuelle et presque malsaine, mieux que n'avaient su le faire Pascal et Bossuet et la Bible, la fantaisie spéciale de la mort et de l'amour. Ce fut une révélation. Quelque chose qui m'avait touché par le côté le plus animal et le plus intellectuel de mon être. Je qualifiais cela « d'étrange ». Depuis, j'entrai dans un monde nouveau et j'avancai lentement pour en saisir toutes les nuances. Certes, la mort, l'amour, ne sont que lieux communs, mais la superstition des déistes et des athées, une gourmandise de la virginité, le soleil avec son ombre mystique, les paysages lunaires de notre Algérie où rode le coursier somnambule, la vigne et les bacchanales antiques, les travaux des champs, la femme alanguie, la musique triste ou l'ouverture des opéras ténébreux, la chimie, l'alchimie, l'astrologie, la météorologie, la politique, l'égoïsme rigide du célibataire, le calcul financier du vieux Romain, la grande largesse et l'orgueil des tables bien servies, du caïd et du moine à la fois, voilà tout lui, toute sa poésie, une vie effervescente, une passion, une ardeur de litames et d'invocations, où l'intelligence toujours lucide garde le pas sur le génie.

Quand j'eus assimilé Cusin par tous les pores, jusqu'à le vivre, j'ai pensé à le faire connaître et aimer. Avec toute la fougue dont j'étais capable à cette époque et parce que j'étais ému et transfiguré, j'ai donné des conférences. Je m'arrêtais ici et je dis : « Je hais ceux-ci, par jalousie, par petitesse, par politique, par calcul, et par tout ce que l'on voudra, ont essayé de me faire échouer dans mon entreprise ou de déshabiller mes vingt ans. Je les vomis d'autant plus que maintenant je sais ce qu'ils valent, combien ils

mer mon premier recueil de poésies, je décidai, sur un coup de tête, d'aller à Paris et qu'un jour, je me retrouvai à sec à l'hôtel du Grillon, rue Augereau, dans une chambre de quatre mètres carrés, ah ! Pierre Cusin, vous m'envoyez dix mille francs « pour me dépanner ». J'en suis encore rouge de confusion, moi qui prétends toujours n'avoir besoin de personne. Et je ne savais pas que, conséquence des événements, votre gérant avait quitté sans tambour ni trompette votre propriété de Blandan dont vous jouissiez des fermages. Riche d'une ferme de vingt millions mais sans pouvoir désormais la vendre ou en tirer profit, vous vous débattiez avec les Maisons d'Agriculture et le Gouvernement général, et l'avenir vous paraissait si incertain qu'à plus de 60 ans, vous songiez, docteur en droit, à vous faire emboucher par une étude de notaire. Vos amis du Conseil général n'ont jamais su à quelle extrémité leur président en était réduit. Quelle aurait été leur réaction ? Moi-même, je ne savais rien, et vous vous étiez saigné dans le moment le plus financièrement critique de votre vie ! Ces dix mille francs, je n'en ai jamais rien dit à personne, pas même à ma femme. Par orgueil ou par honte, peut-être. Et je ne vous les ai jamais rendus. J'ai eu profond remords de la dette payée. Mais, sans jouer sur les mots, n'avez-vous pas intitulé votre dernier recueil : « Remords, dette payée » ? A cause de ces dix mille francs et de la dette incommensurable de poésie que j'ai envers vous, je ne suis pas digne de vous rendre l'hommage que vous méritez.

Je ne puis pas oublier qu'un très souvenir de Pierre Cusin, cela ferait l'objet d'un livre. Je passe sur ses amours et sur l'amour qu'il voulait, quand je l'ai connu, à une personne dont je ne sais pas même le nom. Merquier me disait : « Je pourrais le savoir, mais je ne veux pas ». Moi non plus, je n'ai pas voulu. Et qu'importe ! La poésie seule compte. Quand j'appris la mort du poète à Georges Merquier, celui-ci, selon sa verve et son esprit, m'écrivit : « Pour moi, j'imagine très bien la scène du jugement entre Dieu le Père et Pierre Cusin : — Dites-donc, vous, dit Dieu, vous n'auriez pas pu être autre chose que radical-socialiste ? — Oh, Seigneur, le radical-socialisme que je professais était une manière de défendre la liberté que vous créâtes. — C'est vrai, dit Dieu, j'ai écrit

— J'ai fait chanter les casuarinas.

— Les casuarinas ?

— Mais oui, Seigneur, ces arbres que vous créâtes aussi... « Les casuarinas chantaient surtout l'hiver.

« Comme une harpe noire aux doigts des vents frileux... »

— Ah ! Vous avez écrit cela, mon fils, dit Dieu. Je vous pardonne tout le reste, car, de toute éternité, j'avais créé un poète pour chanter les casuarinas ».

Du temps où l'unique conseil général de l'est algérien siégeait à Constantine, Cusin descendait à l'hôtel Transatlantique. Il m'invitait souvent à passer de longues après-midi dans les jardins ou les salons de l'établissement. Il me lisait ses vers, nous en faisions ensemble la critique. C'est ainsi que j'ai eu l'insigne honneur de retoucher son « Remords, dette payée » avant parution. Il tenait énormément à mon avis de jeune. J'ai pu aussi discuter avec lui sur des poèmes, hélas ! maintenant posthumes. Son recueil, encore non édité, « Afrique, ô cœur mystique ! » est sans doute l'un des plus merveilleux de la langue française. J'ose espérer que les héritiers de Cusin (son frère m'a écrit qu'il ferait l'impossible) n'enseveliront pas sous les cendres des greniers le génie du poète.

Dans les jardins de l'hôtel Transatlantique, Cusin buvait de longs verres de citronnade très sucrée. Il avait pris l'habitude de dire : « Le sucre, c'est le lait des vieillards ». Il demandait à ma femme : « Etes-vous médium ? » Vieillards... Médium... Lui qui lisait sans son propre destin, sentait sa fin très proche. Il souffrait énormément de la vessie et des reins. Il nous confiait à demi-mots ses mésaventures avec ses médecins. Je le revis une dernière fois, alors que je donnais une conférence sur Rimbaud, qu'il affectionnait particulièrement. Ce jour-là, il n'était plus qu'un souffle. Je crus comprendre qu'il avait un cancer des reins. Il parlait en termes vécus et je n'osais pas lui faire préciser sa pensée.

Et soudain, il se retrancha de la vie publique. On ne le vit plus aux réunions des conseils généraux. Il n'écrivait plus à personne. Il ne répondait même plus à mes lettres. Ce premier janvier, je ne sais ce qui m'a retenu de lui souhaiter « une bonne et heureuse année ». Il mettait toutes ses forces, sans doute, dans d'ultimes corrections, il modifiait peut-être ses dispositions testamentaires.

Il mourut pendant son sommeil. Des obsèques rapides. Une vieille servante, quatre amis. La presse lui consacra les articles d'usage. Je n'ai pas voulu mêler ma plume ou s'égoutta du vitriol. Ou bien il m'aurait fallu calculer. Et vraiment, je calcule, mais en d'autres occasions.

Claude MOUTON.

POIS DE SENTEUR

Chairs de senteurs effeuillées, reflets des matins clairs,
Pois de senteurs, drapez vos voiles d'organdi
Sur la grille qui clôt le tendre jardin vert.
Vous serez sa pudeur de secret paradis.

Arpèges exultants des bonheurs engourdis.
Vos tentes de pastels, pâli d'avoir souffert
De voir s'éteindre l'âme aux mois qu'on a pas dit.
Ont des douceurs de mains d'infirmière d'hiver.

Vos tons discrets, aveux des amours qu'on a tus.
Cendres dans le foyer des beaux jours ramentus.
Exorcisez le mal d'un renouveau passé.

Miroirs où rien ne s'est pour toujours effacé,
Rêve des yeux d'un ange en vos yeux restés pris.
Vous êtes la candeur, la tendresse et l'esprit.

P. CUSIN

mesurent et combien ils présentent. Nul n'est prophète en son pays ? Et après. J'exécute cet homme qui m'a dit : « Parler de Cusin, c'est faire un peu parler de toi ». Je me suis bien vengé depuis, puisque j'ai fait un article très élogieux sur le compte de cet individu. Mais j'aime ceux qui m'ont aidé, même si je n'ai pas toujours beaucoup d'estime pour eux ». Quand, après avoir fait imprimer

la liberté. Mais, mon ami Pierre, il m'a été rapporté que sur le chapitre de l'œuvre de chair, vous n'avez pas été sans confondre liberté et licence... — Mais, Seigneur, m'avez-vous fait bien ? — Bon, bon, ne vous fâchez pas et ne me faites pas un discours de conseiller général. Alors quels sont vos titres pour entrer en Paradis ?

Feu à volonté!

PRIMAGAZ
BUTANE - PROPANE

LES SNOBS TELS QU'ILS SONT

« Nous en avons assez » vont dire certains lecteurs en voyant ce titre « toujours les mêmes sujets sans cesse rabâchés ». Et justement, messieurs, à l'esprit critique particulièrement développé, avant d'attaquer, il faut montrer ce dont on est capable. L'avez-vous fait ? Je ne pense pas, sinon vous ne feriez pas tant de zèle, car vous vous seriez bien vite aperçus qu'il est plus difficile d'exposer ses idées que de faire des critiques, la plupart du temps absolument gratuites. Sans rancune ?

Ce que nous voulons aujourd'hui c'est étudier le snobisme à CONSTANTINE, avec tout ce qu'il comporte comme traits amusants et comme situations carnavalesques. Cependant nous ne voudrions pas être seulement médians, mais essayer d'approfondir ce petit ridicule de pas mal d'entre nous.

Nous espérons que les snobs ne nous apposeront pas un dédaigneux silence. Ce qui serait la preuve de leur impossibilité à réfuter nos arguments. Mais qu'ils se réveillent en nous envoyant de magnifiques articles qui feront la joie et les délices des lecteurs de FLASH !

Quelle est l'origine de ce mot que nous prononçons tous plus ou moins (avec l'obligation remarquable de bien de mettre la bouche en chose de poule). Au siècle dernier, à Elton, université anglaise on n'acceptait que les riches bourgeois. Ces derniers n'ayant aucun titre écrivaient sur le

Conditions d'admission

Pour commencer, jeunes novices, détrompez-vous. Etre snob n'est pas si facile que cela. Comme dit la chanson : On ne se fait pas snob comme on se fait foin, c'est du moins ce qu'on prêche en latin à la Sorbonne ! Une grave question se pose alors, qui nous remplit d'anxiété, comment devenir snob, nous signifiions snob de bonne qualité et non un de ces pitoyables et nombreux amateurs qui cherchent la véritable voie et ne réussissent qu'à se trainer dans la fange de la vulgarité et du commun. (Le zéro et l'infini pour ainsi dire).

Voici donc, innombrables apprentis quelques conseils pratiques. Il vous faudra d'abord abandonner vos grotesques habitudes, vos sales manières d'enfant, c'est-à-dire marcher avec naturel, rire franchement, ne pas cacher que l'on buche le bac, dire sincèrement que l'on sèche le cours, s'habiller comme le commun des mortels, s'affilier à un club quelconque ou à un groupement de jeunes, aimer l'écrivain ou le musicien pour lequel on ressent une réelle et personnelle admiration et autres bêtises.

Vous devrez faire table rase d'un si lourd passé, vous qui aspirez à une vie nouvelle. Au contraire, il faut plutôt se promener en arborant discrètement les derniers 30 cm. longue durée, artistiques, etc., de certains hystériques que tout le monde adore, nous disons tout le monde car en dehors des snobs il n'y a personne (dans leur esprit). Il est

La faune et ses espèces.

Ne faisons pas comme les ignorants en la matière en disant du snobisme qu'il forme un bloc compact et indivisible car il y a plusieurs formes de snobismes. Des 2

registre de l'école SINE. NOBILITE. soit S. NOB. en abrégé. Ces riches bourgeois cherchant à imiter leurs camarades aristocrates, ceux-ci prirent l'habitude de les traiter de « Snobs » pour bien les distinguer et le terme est resté. A l'origine c'était un terme de dédain vis-à-vis de ces faux nobles imitateurs. Comme toute chose le snobisme a évolué. Il a pris une certaine extension désignant maintenant par ce terme que certains croient sans cesse, formid. mermor (merveilleusement métrévin. chose pour les ignares) ce travers des gens qui exagèrent les engagements de la mode et adoptent une opinion non par conviction mais parce que cette opinion est bien ou mal portée ». Somme toute quelque chose de bien superficiel. Que de sérieux direz-vous d'un ton supérieurement brossé et ironique. Aussi nous allons passer à un autre genre de sport (dans un sens absolument « abstrait » s'entend !).

nécessaire de marcher de l'air désabusé de celui qui a connu dès sa plus tendre enfance les trahisries et les déceptions de la vie. En somme il faut avoir l'air d'un perpétuel incompris ! Il faut répondre lorsqu'on vous demande où vous en êtes dans vos études par un sourire qui en dit long (et d'ailleurs là vous aurez raison !) montrer que son casidulité au cours est quelque peu irrégulière par de discrètes allusions.

Il faut aussi simuler des sentiments que l'on n'éprouve pas devant un tableau très remarqué ou à l'écoute d'un morceau de musique et d'une manière générale s'enthousiasmer pour tout ce qui est à l'ordre du jour. Donc, pas d'initiative personnelle. En un mot : sentir le vent et le suivre.

Tout ceci n'est qu'une partie de l'initiation au snobisme. Il faudra ensuite vous faire pistonner par des copains du genre pour entrer dans une bande, ce qui peut parfois se révéler difficile (vrai snobisme = édition à tirage assez limité) mais vous en serez clors un vrai, un pur !

A notre avis le snobisme est une maladie, contagieuse à germe pathogène et à pustule maligne qui se révèle à l'œil exercé de l'observateur doué de tact par certains signes cliniques tels que l'extrême recherche d'un langage trop précieux, d'un comportement trop maniéré ou d'un style un tout petit peu trop affecté.

formes les plus caractéristiques voyons d'abord le snobisme « high society » (Firmin faites appeler l'interprète !) caractérisé par une tenue irréprochable sur tous les plans, de

très bonnes fréquentations. D'ailleurs, les caïés les plus chers ont reçu leur inimitable visite. Leur conversation, châtée par définition, s'étend sur des sujets hautement intellectuels intéressant toutes Sciences et philosophie tel que la fission de l'atome ou le problème du bonheur dans la vie morale, dont ils ont vaquement entendu parler entre 2 remarques acerbes sur X à la conférence de M. le docteur Y. Car leurs « hautes relations » (parfois fictives) parmi les « hautes autorités » leur permettent de parler d'un ton protecteur de leur cher ami UNTEL. N'oublions pas de rappeler que leur air dédaigneux ne les quitte jamais et qu'ils croiraient déchoir en discutant avec la lie de la population que nous sommes.

S'inscrit ensuite en bonne position le snobisme genre imitation du peu-

ple caractérisé par des blue-jean vissés auxquels il est de bon ton de faire quelques trous, par un dos légèrement voûté, un air gangster et vache sur les bords, une démarche nonchalante et légèrement hésitante. Leur insolence est sans pareille, et ils se font les champions de la fréquentation de tous les mauvais cafés, employant d'un air absent un langage assaisonné par de nombreux mots tirés de l'argot et des romans série noire. En un mot nous dirons qu'ils ont des complexes, qu'ils gardent d'ailleurs jalousement. Egoïstes va ! Notons le snobisme dit de la chérie, celui de ceux qui veulent absolument faire voir qu'ils ont du fric. Ils ne reculent devant rien. Ils feront tout ce qui est le plus onéreux ou le plus luxueux pour être sûr d'être en harmonie avec le reste de la bande. Ce cas de snobisme nous semble cependant assez rare à CONSTANTINE !

flaneries effectuées en bandes étrées, où les absorbantes discussions sont ponctuées par de gracieux gestes de main, plus particulièrement le soir de 5 à 7. Lorsque la conversation faiblit et que tous les défauts de machin et d'Untel, ont été passés en revue, il ne reste plus qu'à prendre un air détaché, dans le style grand penseur ou à regarder les vitrines. Mais ceci n'est qu'une de leurs nombreuses et constructives distractions, distractions d'un caractère puissant et extrêmement utilitaire qui font bien des snobs la future élite de la nation. Rappelons à ce propos que nous n'écrivons pas un article de Sciences-Fiction. La deuxième raison de leur vie est la Surboum (ou surpat, ou Partouze pour les initiés, ou surprise partie pour les gens délicats. Et nous en passons !). Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet sacro saint étant donné qu'il a déjà été traité dans FLASH. Rappelons tout de même qu'il est de bon ton d'insurgier certaines substances directement importées des U.S.A. telles que jus de navet, de carotte, de tomate, sans oublier le classique jus d'ananas avec une paille bien entendu. Pour boire, agiter la boîte, y faire deux trous, tout en assaisonnant de gloussements gracieux et variés pour les demoiselles, faire des yeux de veau, arborer une moue prononcée, saisir la paille délicatement entre deux doigts raides et sans bouger le buste porter le tout aux lèvres, le reste n'étant qu'un jeu d'enfant. Cela est un des nombreux mouvements de la gymnastique snob.

Pour éviter les importuns ou les vulgaires camarades de classe, le vrai snob saura toujours ce qu'il faut faire. Il fixera un point quelconque assez éloigné, droit devant lui, puis à la manière des poètes romantiques il prendra l'air « vaivement » concentré de celui qui rentre en lui-même pour trouver l'inspiration. Ainsi pas besoin de dire bonjour.

En guise de conclusion, nous pourrions écrire : le snob est utile, bienfaisant, généreux, serviable, il faut donc protéger le snob. Mais entendons-nous bien. Sans vouloir blesser personne, nous devons vous dire qu'un ancien sens du mot snob désignait un ouvrier savetier ou cordonnier et c'est de lui que nous parlons dans cette conclusion.

Ne voulant pas vexer non plus les membres de cette corporation hâtions-nous d'ajouter que ce n'est absolument pas d'eux qu'il s'agissait dans le reste de l'article.

BEN ET CHURCH.

Un but : S'ennuyer avec conviction

Nous ne pouvons nous étendre car sur les différents sorts de snobisme il y aurait de quoi remplir des pages et des pages. Parfois, un détail, une attitude de parade, un petit geste nous montrent que nous sommes en présence d'un membre de la secte accomplissant son apostolat avec une fidèle discrétion. Aussitôt une question se pose, que fait le snob isolé ? Tout à fait entre nous s'il est seul, le snob à qui vous parlez se défend hypocritement d'être un snob, comme s'il avait honte. Sa conversation ne sera alors guère variée. Il sera de votre avis et, déshonneur entre tous, il se montrera presque timide, n'osant devant vous parler de certaines choses ! car et nous le disons bien haut, le snob ne vit pas seul. C'est un être essentiellement social (N'est-ce pas Edmond... ou Marie-Claire ou Gérard !); d'ailleurs le snobisme a dévié de sa voie primitive et si ces êtres se disant supérieurs, ce sont eux qui nous attirent assez peu flatteur de « snob-

nettes », ces snobs féminins (si dictonnaires) n'existent pas, il semble que le snobisme farci moins parler de lui. Enlever les filles, les garçons n'auront plus de raison de faire les clowns non payés dans les arènes « bien » de CONSTANTINE. Car si les « Pin-up Boys » jouent les snobs même lorsqu'il n'y a pas de filles parmi eux cela est dû à l'habitude, nous a dit Marie-Chantal, « est une seconde nature ». Remarque, nous ne nous insurgeons pas contre le sexe « faible » ! Des filles il en faut, sinon nous ne serions pas là.

Signalons en passant que la camaraderie entre snobs est bien à l'air image : Toute superficielle, et une fois de plus en rapport avec les snobismes (que ce terme nous paraît fade). Bons « amis » aujourd'hui, ennemis le lendemain. Etrange maladie aux éruptions périodiques.

Cette camaraderie profonde et sincère se manifeste par d'interminables

RONDS DE FUMÉE

Les femmes fument. C'est là un fait reconnu, admis, qui ne provoque aucune stupéfaction. Elles se lancent dans cette tâche ardue avec un courage digne d'éloge vers l'âge de quinze ou seize ans.

C'est l'époque où l'on grille d'impatience en voyant un jeune homme s'apprêter à fumer. Devant cet intérêt si évident il s'enquiert galamment : « vous fumez ? »

On répond modestement : « Parfois » ou « un peu » — « des blondes ou des brunes ? »

Oh ! des brunes voyons ! du bon gros tabac bien fort et bien noir.

La demoiselle entame alors son calvaire. Elle introduit un tiers environ de sa cigarette dans sa bouche et se penche vers la flamme offerte en essayant d'éviter que ses cils ne roussissent.

La cigarette ne tarde pas à

présenter une extrémité en pitoyable état, honteusement mouillée. Les brins de tabac prennent un malin plaisir à s'en échapper. Il faut alors cracher bravement les récalcitrants en prenant l'air aussi naturel que possible.

A cet âge là, fumer est une action dépourvue à l'extrême qui consiste à aspirer la fumée et à la rejeter bien vite par la bouche uniquement.

Deux ou trois ans après, on sait fumer, apprécier une cigarette, avaler sans s'étouffer la fumée et (c'est suprême) la rejeter voluptueusement par les narines.

Mais il y a toujours « comme un défaut » lorsqu'une femme fume : le bout de la cigarette est tout rouge, le traitre, par ce fameux « rouge-qui-tient », les yeux picotent et malgré d'héroïques efforts ils finissent par pleurer et dégoutiner de rimmler.

Savez-vous aussi que, lorsqu'après une nuit sans sommeil passée à réviser en fumant une composition, on exhibe des doigts jaunés de nicotine, cela fait « intellectuelle » ?

On fume cependant, pour faire comme les autres, comme les garçons, par désœuvrement plutôt que par plaisir véritable, mais on fume « en femme » c'est-à-dire sans jamais égalier en cet art la facilité des hommes.

Que cela n'arrive pas sur moi les foudres des fumées outragées.

Tout ce que j'ai pu dire part en fumée, voyons !

M. B.



LE CHAT BEAUTÉ

(Suite de la page 4)

en lui disant comment je l'avais inspiré. Puis avec l'imprésario ils décidèrent d'un titre. Puisque j'avais sauté 3 fois sur le piano ils appelleront ce morceau « CHAT CHAT CHAT ». Conquis l'imprésario partit faire sa publicité.

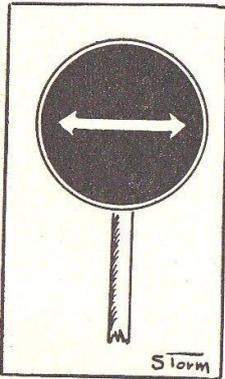
Un peu plus tard je me retrouvais avec Trotti. Elle me sauta au cou et me donna l'accolade. Le morceau devint célèbre et pour nous deux commença la grande vie.

Maintenant que je suis connu je suis obligé de porter des lunettes noires et les chattes du quartier viennent de fonder un club en mon honneur. Le soir distraitement, je pianote un peu et Trotti ouvre de grands yeux et écoute béatement tous mes « CHAT CHAT CHAT » (car il est inutile de vous dire que je ne sais pas jouer autre chose).

(FIN)

D. CELCE.

Quand l'esprit roule en code



Edouard Pailleron, auteur des célèbres (?) pièces : « Le monde où l'on s'amuse » et « Le monde où l'on s'ennuie », disait de l'écrivain Emile Zola :

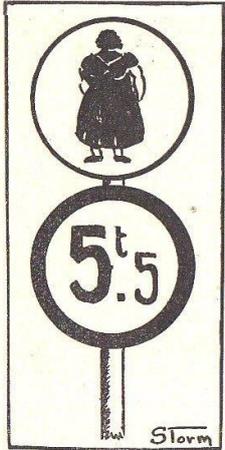
— C'est évidemment, un merveilleux écrivain qui, du haut de sa fenêtre dépeint admirablement tout ce qui passe, seulement... il habite un bien vilain quartier !...

L'instituteur interroge le petit « Pirlouit » qui semble ignorer vraiment les règles de la grammaire et de la conjugaison il lui dit :

— Voyons un peu, si je te dis « Je me lave, tu te laves, il se lave, nous nous lavons, etc... » qu'est-ce que c'est ?...

— Pirlouit réfléchit et répond d'un air affirmatif :

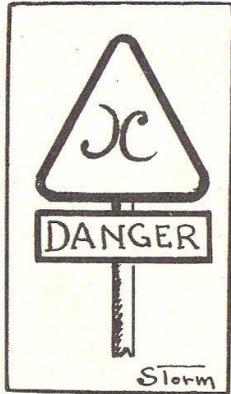
« C'est dimanche monsieur ».



La palissade entre l'enfer et le ciel était abîmée, le diable se dépêcha d'écrire aux anges :

— Nous venons de consulter notre avocat, la réparation vous incombe. Il reçut aussitôt cette réponse :

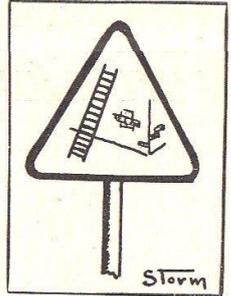
— Acceptation de payer palissade — Impossible trouver avocat ici.



Le comble pour un fossoyeur, c'est d'enterrer sa vie de garçon.

Le père à son fils : — Alors, mon petit, qu'est-ce que tu as retenu du cours de français :

— 75 « Bon » et 235 « n'est-ce pas ».



Au cours de Maths : — Pierre : tu fais l'Anglais, toi aussi ?

— Paul : bien sûr ; chaque chose en son temps.

M. X et M. Y : — Il faudra lui frotter les oreilles.

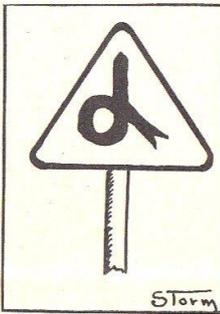
— Tu as raison, ça lui fera les pieds.



Devinette

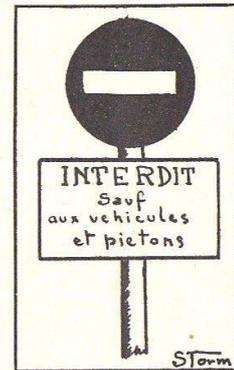
— Pourquoi ne peut-on pas écrire dans les ports ?

— Parce qu'on jette l'encre à la mer.



SALADE RUSSE

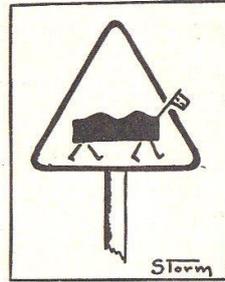
L'Amérique : Supposez qu'un chou-fleur français ait épousé une rave anglaise et qu'ils aient eu un enfant. Cet enfant se marie avec un potreau scandinave et de ce nouveau couple naissent deux filles. L'une se marie avec une endive russe et l'autre avec un poischiche italien. Le résultat c'est l'Amérique.



UNE DÉFINITION

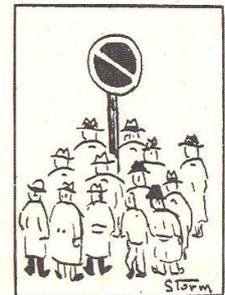
Ils : hydre sociale contre laquelle l'individu moyen entre chaque jour en rébellion parlée. Désigne à la fois les Français et les étrangers, les patrons et les ouvriers, le président du Conseil et les adjoints-chefs, le fisc et les bouchers, l'Etat, bref l'univers entier sauf le parleur (Dandin).

Ernest, mon chéri, lorsqu'il te viendra un nouveau frisson veux-tu être assez gentil pour tenir à la main le hochet du petit ; ça l'amuse tant ce petit mignon.



Si un homme boit trop d'eau, il meurt, et s'il n'en boit pas, il meurt également.

Vous voyez combien l'eau est utile.



1^{re} session du bac. Un plaisantin arrive à l'épreuve de maths.

— S.V.P. jeune homme, tracez l'infini. L'élève s'exécute, le prof pas tout à fait satisfait de la droite demande à l'élève de l'allonger un peu plus, l'élève obéit. Nouveau regard sceptique, du prof qui demande un nouvel allongement. L'élève amusé prend de la craie fit un trait continu sur les murs, arrivé à la porte, sort, sans plus se retourner.

Résultat des courses : recalé.

En octobre il revint, trouva le même prof dans une salle. Il prit un morceau de craie et refit la ligne (en sens contraire, en commençant par la porte pour aboutir au tableau). Le prof, un peu étonné :

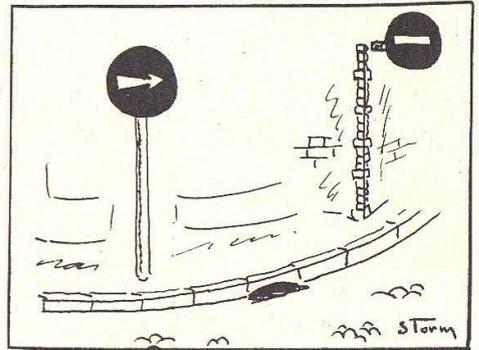
— D'où venez-vous, jeune homme ?

— Je viens de l'infini, monsieur, dit l'élève, l'air innocent.

La légende raconte que le prof lui colla 16 sur 20.

Sans commentaire.

B. B.



— Alors, tout à coup, l'invisible Armada parut !

— Milton a écrit le « Paradis perdu » puis sa femme mourut, et il écrivit le « Paradis retrouvé ».

En voilà de drôles :

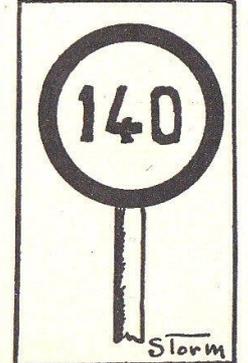
— Le prof : Pourquoi y a-t-il des nuits ?

— L'élève : Pour que les hommes puissent dormir.

Le capitaine : Sergent, notez : Trois jours au pain et à l'eau pour le soldat Durand.

Le sergent : Mais mon capitaine, ça ne le changera pas, il est végétarien.

Le capitaine : Dans ce cas, trois jours à la viande et à la soupe !



L'invité : Vos gâteaux sont délicieux, chère Madame, je ne sais combien j'en ai mangé !

Toto : Vous en avez mangé douze !

— Voyons, docteur, vous exagérez un peu : je ne veux tout de même mourir de faim pour le plaisir de vivre dix ans de plus ?

La famille est à table lorsqu'un télégramme arrive annonçant le décès de tante Emma.

— Est-ce qu'il faut pleurer tout de suite, demande Suzette, ou est-ce qu'on peut attendre le d'ersert ?

Un avare est en train de se noyer. Un brave lui tend la main :

— Donnez moi votre main. L'avare ne bronche pas et se laisse couler. Alors le sauveur a un trait de génie :

— Prenez ma main, dit-il. Et l'avare a été sauvé.

Une annonce avait paru dans un journal, disant ceci :

— Madame voulez-vous avoir les seins droits ? Envoyez mille francs à cette adresse.

Toutes les femmes seignées reçurent ce conseil :

— Pour avoir les seins droits, marchez à quatre pattes.